

Ce livre contient quelques pages courageuses d'une très noble élévation.

Malheureusement, l'affabulation, choisie par l'auteur, nuit au développement de ses idées. Celui-ci feint, en effet, que le Christ, descendu de sa croix, pendant la guerre, essaie de faire renoncer les hommes à leurs tueries. Il va parler à l'Empereur d'Allemagne, à M. Poincaré. Il prêche la foule. Tout cela, inutilement. Dénoncé comme défaitiste, traître et espion, il est arrêté, condamné à mort par un conseil de guerre et recloué sur sa croix par des soldats.

Un tel sujet prêtait plutôt à la parodie.

Le lecteur ne peut, évidemment, pas prendre au sérieux cette nouvelle existence du Christ. Il ne peut pas se laisser émouvoir par la confrontation du fils de Dieu avec des hommes d'Etat ridicules. Il ne peut même pas s'attacher aux péripéties du procès devant le Conseil de guerre.

Il manque à ce roman un élément essentiel : la vie.



« Le Journal de l'Année de la Peste » (Editions Crès), traduit par le D^r Albert Nast et Andrée Nast, est un livre d'un très grand intérêt.

Daniel de Foë qui se trouvait à Londres en l'année 1665, lors d'une terrible épidémie de ce mal entre tous redouté, nous y raconte les faits douloureux et effrayants dont il fut témoin.

Cent mille habitants périrent, en quelques mois, dans des souffrances indicibles, augmentées encore par le traitement des médecins qui consistait à couvrir de caustiques violents les bubons, dans l'espoir de les faire crever.

Ce fut, naturellement, la population pauvre qui souffrit le plus de l'épidémie, car les classes riches, la cour en tête, s'étaient retirées à la campagne, le plus loin possible.

Le style de Daniel de Foë est clair et d'une simplicité émouvante, qualités que la traduction a su respecter.

Je ne puis mieux faire, pour en donner une idée, que de reproduire ici, l'un des passages les plus caractéristiques :

« Ces promenades mettaient devant mes yeux des spectacles lugubres, et particulièrement celui des gens tombés morts dans la rue : j'entendais les terribles cris, perçants et aigus des femmes qui, dans leur agonie, ouvraient les fenêtres de leurs chambres et poussaient des clameurs lugubres et surprenantes. Il est impossible de décrire la façon variée par laquelle ces malheureux exprimaient leur « passion »...

« Ce qui se passait chaque jour, en particulier dans

les familles, était d'une horreur à peine croyable. Les gens, dans la violence de leur maladie, ou torturés par leurs bubons qui, en vérité, étaient intolérables, perdant tout contrôle sur eux-mêmes, délirants, fous, retournaient souvent contre eux leurs mains violentes, se jetaient par les fenêtres, se fusillaient, etc..., des mères tuaient leurs propres enfants dans leur démence ; d'autres mouraient simplement de douleur, dans un mouvement de révolte ; d'autres de frayeur et de surprise, sans être aucunement infectés ; d'autres, épouvantés, versaient dans l'idiotie, les confusions imbéciles ; quelques-uns dans le désespoir et la démence, d'autres dans une folie mélancolique. »

« Quelques-uns s'échappaient dans les rues, nus peut-être, et couraient directement à la rivière s'ils n'étaient arrêtés par des surveillants ou autres fonctionnaires, et plongeaient dans l'eau, à quelque endroit que ce fut. Cela me perçait souvent jusqu'au fond de l'âme d'entendre les gémissements et les cris de ces malheureux torturés. »



« Moi, danseur... » de M. Robert Ganzo (2), est une petite étude, fort agréable, du monde des « dancings ».

Dans un style vif et limpide, l'auteur nous conte les aventures du beau Juan, dit Nito, fils d'un honorable commerçant de province.

Mis par son père dans l'obligation de travailler, Nito préfère négocier ses charmes physiques.

Devenu danseur au « Bison Mauve », il satisfait les caprices des clientes de l'établissement jusqu'au jour où, retrouvant sa première maîtresse, il se laisse aimer et entretenir par elle.

Ce récit est clair, direct, intéressant.

Malheureusement, l'observation des faits est un peu superficielle et la psychologie des personnages est, trop souvent, banale et conventionnelle.

Tel quel, ce petit ouvrage s'élève cependant au-dessus de la production courante.

HENRI BRU.

LIVRES REÇUS

Critiques d'un autre temps, par Jacques Copeau (Nouvelle Revue Française).

L'Apprenti Sorcier, par H. Ewers (Crès, éditeur).

La Pâque dans la Grange, par Lucien Jacques (Editions du Hérisson).

Le nouvel Orphée, par Ivan Goll (La Sirène).

L'Enfant abandonné, par René Jouglet (Bernard Grasset).

(2) Editions de la Pensée Latine.



(Dessin de Meta Muter.)